

Dossier : Nouveauté pascale

Ce n'est pas n'importe quel dieu aujourd'hui qui peut encore nous sauver, mais – quand partout grandit et s'étend sur le monde l'ombre de la mort – Celui-là qui est le Vivant. Michel Henry

Le dossier de ce numéro est centré sur le grand mystère de la foi: le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus. Nous, disciples du Christ, qui avons reçu comme un don précieux le témoignage de sa résurrection, nous voudrions de toutes nos forces pouvoir le proclamer, et le traduire. Au cours des siècles les peuples chrétiens, dans leur liturgie de Pâques, ont voulu déployer tout ce que l'esprit et le cœur de l'homme ont pu rassembler d'expression de la joie et de sa splendeur et qui s'est comme concentré en ces jours.

En début de dossier, le professeur Benoît Bourguin, inspiré par Charles Péguy, médite sur l'espérance pascale: «la nouveauté pascale fait se lever une multitude de filles et de fils qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux.»

Le frère Dieudonné Dufrasne fait vivre la liturgie des jours saints par ses rites et par ses gestes. L'Écriture, la Tradition, la poésie nous font entrer dans le mystère.

L'abbé Philippe Nauts précise qu'une créativité liturgique est possible à condition de bien connaître et comprendre le mystère célébré.

Ce mystère a inspiré de nombreux artistes dans tous les domaines. Et l'art aide à y entrer en dévoilant d'autres richesses.

Mgr Jean-Luc Hudsyn nous livre sa méditation devant la montée au calvaire de Pierre Paul Rubens.

Dominique Lawalrée propose de nombreux CD pour accompagner ces jours saints en musique avec la Vierge Marie qui se tenait debout au pied de la croix.

L'épreuve de la maladie est celle d'un dépouillement, d'une pâque. Il faut oser croire que la vie donnée ne va pas à la mort, mais qu'elle va à la vie. Le mystère de Pâques, c'est ce combat fantastique, cet affrontement qui est dans le cœur de l'homme et non en dehors de lui. Jacques Zeegers a choisi des extraits dans le livre recueillant les lettres de l'abbé Christian Vinel écrites pendant sa longue maladie.

Puissions-nous nous laisser envahir à nouveau par ce qui ne cesse de nous habiter, le souffle de Dieu, l'Esprit du Ressuscité.

*Pour l'équipe de rédaction,
Véronique Bontemps*

L'actualité de Pâques

Une lumière se lève sur un visage et sur un corps

Pour la première fois sur un visage et sur un corps d'homme, une lumière éternelle se lève. La lumière de la vie éternelle resplendit à tout jamais sur la face du Christ, relevé d'entre les morts, élevé auprès du Père – ce corps, hier plongé dans le Jourdain, transfiguré sur le Thabor, broyé sur la Croix, ce corps hier encore à la merci du dernier des pécheurs, enseveli dans la mort, aujourd'hui resplendissant de la lumière de Dieu.

Pâques est retournement. La lumière de la vie éternelle s'est levée à tout jamais sur la terre comme au ciel quand elle s'est levée sur le Crucifié, qui relie définitivement le ciel à la terre et la terre au ciel, qui a tracé sur la terre un chemin allant jusqu'au ciel – du fin fond des enfers jusqu'au plus haut des cieux. « En Christ, Dieu se réconciliait le monde avec lui ». La brebis perdue est portée jusque sur le sein du Père, d'où le Pasteur en personne était sorti pour la rechercher, la retrouver, la ramener. Pâques est réconciliation. Le Père relève Celui qui, en donnant sa vie, nous a donné la vie. Jésus a jeté un feu sur la terre et depuis ce matin-là le feu prend sur la terre. Il a été baptisé d'un baptême, prémices d'une multitude de baptisés, car la lumière qui resplendit sur la face du Christ s'est levée dans nos cœurs. Mission accomplie. Pâques est accomplissement. « C'est là l'œuvre de Dieu, ce fut merveille à nos yeux. Voici le jour que le Seigneur a fait, pour nous allégresse et joie ».

LE PREMIER-NÉ D'ENTRE LES MORTS, ESPÉRANCE DE LA CRÉATION

Ce matin du troisième jour Dieu adresse une parole à Jésus : « Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » – écho de sa parole à Jésus baptisé dans les profondeurs du Jourdain parmi les pécheurs, écho de sa parole à Jésus transfiguré au sommet du mont Tabor parmi les

prophètes. Dieu élève Celui qui s'abaisse. Dieu élève dans sa gloire celui qui s'est abaissé jusqu'au dernier des pécheurs. Du fin fond des enfers jusqu'au plus haut des cieux.

« Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré ». Engendré de la mort à la vie, engendré pour l'éternité. Telle est la réponse du Père à la résolution du chemin de la Croix : « voici je viens pour faire ta volonté », sa réponse à la prosternation de Gethsémani, sa réponse au cri immense du Golgotha entre deux brigands – « Le cri qui ne s'éteindra dans aucune nuit d'aucun temps »¹. Pâques scelle le dialogue du Père et du Fils, écho du dialogue éternel. Ce matin d'un jour temporel le Père relève Jésus en un aujourd'hui éternel. Pâques est l'aujourd'hui d'une naissance. Pâques est nouvelle naissance. Pâques est enfantement. « Lorsque la femme a donné le jour à l'enfant elle ne se souvient pas des douleurs dans la joie qu'un homme soit venu au monde ». Que de promesses d'avenir dans le regard d'un nouveau-né. Et que dire de celui du Ressuscité, au matin de Pâques, s'éveillant au dialogue éternel du Père et du Fils ? Pâques est le nouveau définitif. Depuis ce matin-là, « toute la création gémit en travail d'enfantement avec l'espérance d'être elle aussi libérée de l'esclavage pour entrer dans la liberté ». Au matin de Pâques, la petite fille espérance est née, à l'ombre de ses grandes sœurs, la foi et la charité, la petite fille espérance fait ses premiers pas, « perdue dans les jupes de ses sœurs »². Depuis ce matin, depuis cette naissance, à voir ce premier-né, toute la création espère, elle espère être libérée, renouvelée, engendrée – elle espère goûter à la liberté des enfants de Dieu. Pâques est attente de la nouvelle création. Espérance de ce regard d'enfants. « Ce regard franc, ce regard droit qu'ils ont, ce regard doux, qui vient tout droit de paradis. Si doux à voir, et à recevoir, ce regard de paradis »³.

NOTRE PÂQUE A ÉTÉ IMMOLÉE

Jésus a remporté l'âpre, le terrible combat contre les ténèbres. Confronté à la jalousie et la méchanceté, la cupidité et la violence, l'aveuglement et la bêtise, Jésus



'Dieu fait briller une lumière que les ténèbres ne peuvent saisir'

1. Charles PÉGUY, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, dans ID., *Œuvres poétiques et dramatiques*, Bibliothèque de la Pléiade, n° 60, 2014, p. 500.

2. PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, p. 637

3. PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, p. 651.



'Le Crucifié a tracé sur la terre un chemin allant jusqu'au ciel.'

n'a ni reculé ni cédé. Ni compromis, ni compromission. En lui point de ténèbres. « Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit ». Dans la nuit de Pâques comme en la première nuit du monde et celle de la première Pâque, Dieu fait briller une lumière que les ténèbres ne peuvent saisir. Ayant définitivement jugé le mal à la Croix, c'est la paix et la joie, fruits de la justice, que le Ressuscité apporte à ses disciples au soir de Pâques.

LA SAINTÉTÉ QU'IL NOUS FAUT

« Il y a eu des saints de toute sorte. Il a fallu des saints et des saintes de toute sorte. Et aujourd'hui il en faudrait. Il en faudrait peut-être encore d'une sorte de plus »⁴. De quelle « sorte de plus » nous faut-il dans les temps troublés que nous vivons ? De quelle sainteté avons-nous besoin ? Sûrement pas d'une sainteté qui se pare de bons sentiments, qui se paie de grands discours, qui se pâme de bonnes intentions. On se trompe souvent avec les bons sentiments. Le mal a sa logique qui se joue des grands sentiments, qui les roule dans la farine et les mange tout crus. Les utopies du siècle passé, ces idéaux si généreux, ont tellement de sang sur les mains. Si tout le monde il était beau, si tout le monde il était gentil, les bons sentiments suffiraient, c'est sûr. Si contre le mal il suffisait d'être gentil, on n'aurait pas besoin de Pâques, moins encore de Croix. Mais puisque c'est contre des forces de mort qu'il faut témoigner de la vie, nous avons besoin de la résolution du Crucifié ; c'est contre les machinations du Malin qu'il nous faut être lucides et au beau milieu d'un

climat de haine qu'il faut invoquer le nom du Père, voilà pourquoi nous avons besoin de l'Esprit du Ressuscité ; c'est aux délires des idéologies ambiantes qu'il ne faut rien céder, nous avons donc besoin de la lumière pascale.

Au cours des derniers mois l'histoire a de nouveau frappé à notre porte, elle s'est rappelée à notre bon souvenir. L'avenir ne semblait dépendre que d'un seul indice de croissance, d'un saut d'index, d'une courbe du chômage, d'un plus ou moins. Mais des puissances de mal se sont mises en mouvement et il nous revient de les affronter avec la détermination et la sagesse nécessaires. Des femmes et des hommes qui sachent discerner les signes des temps, qui appellent les choses par leur nom, qui nous apprennent à voir ce que nous voyons sans vouloir le voir et les mots pour le dire, qui sachent énoncer le bien et nommer le mal, voilà sans doute la sainteté dont notre temps a besoin. Des femmes et des hommes qui se lèvent pour renouveler la vie de nos communautés chrétiennes, pour témoigner avec audace dans la Cité, pour s'opposer avec courage aux fanatismes, aux aveuglements de la pensée et aux compromissions d'intérêt.

« L'homme rapporte peu pour ce qu'il a coûté »⁵. Mais Dieu commence d'être payé de retour tandis que la nouveauté pascale fait se lever une multitude de filles et de fils qui ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux.

Benoît Bourguine

4. PÉGUY, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, p. 409.

5. PÉGUY, *Ève*, p. 1203.

Le Triduum pascal

Des jours de compassion de la mort à la Vie

Le «Triduum» compte, en fait, quatre jours: le jeudi, le vendredi, le samedi, et le dimanche commencé dans la nuit de la vigile et déployé dans le plein midi de Pâques. Ils ont, chacun, leur atmosphère propre, tout en constituant ensemble un seul mouvement qui part de la Cène du jeudi soir jusqu'à l'aube du dimanche.

DES JOURS DE COM-PASSION

Tout au long de l'Année liturgique, les Évangiles nous révèlent la Compassion du Père des cieux à travers la miséricorde de Jésus, «pris aux entrailles» par la misère aussi bien morale que physique des gens qu'il rencontre. Il va au-devant des pécheurs; il éprouve, jour après jour, qu'il leur est prioritairement envoyé. Et pour nous qui voulons bien reconnaître nos manquements et nos blessures, cette *rahamin* de Dieu, cette compassion maternelle, tendre et empressée, prête à toutes les folies, est tout à fait bouleversante. Mais durant ces Jours saints, la liturgie, sans pathos mais avec des évocations sans détours, nous rend le Christ encore plus bouleversant, car en lui, son Père n'a même plus la liberté de parcourir les chemins des hommes afin de redresser les courbés et guérir les malades. Arrêté et enchaîné, le Sauveur n'a même plus la liberté d'être compatissant; il est réduit à quémander notre compassion. Le pape Jean-Paul II a écrit à ce sujet des lignes étonnantes dans son Encyclique *Richie en miséricorde*: «Les événements du Vendredi saint, et auparavant encore la prière à Gethsémani, introduisent dans tout le déroulement de la révélation de l'amour et de la miséricorde, dans la mission messianique du Christ, un changement fondamental. Celui qui 'est passé en faisant le bien et en rendant la santé, en guérissant toute maladie et toute langueur', semble maintenant être lui-même digne de la plus grande miséricorde et faire appel à la miséricorde, quand il est arrêté, outragé, condamné, flagellé, couronné d'épines, quand il est cloué à la croix, et expire dans d'atroces tourments. C'est alors qu'il est particulièrement digne de la miséricorde des hommes qu'il a comblés de bienfaits».



© Jacques Bihin

LE JEUDI SAINT: L'HEURE DE JÉSUS

Il convient avant tout de placer au centre de cette célébration celui qui nous a invités: la personne même de Jésus avec son mystère, celui de «son heure». À Cana, il l'avait déjà pressentie: «Femme, mon heure n'est pas encore venue» (Jn 2, 4). Ce soir, l'Évangile débute ainsi: «Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde au Père...» (Jn 13, 1). Il sait de quoi va être marquée cette heure: «Le Fils de l'Homme est livré aux mains des pécheurs» (Mt 26, 45); c'est «l'heure du Prince des ténèbres» (Lc 22, 53). Et Jésus ne se dérobera pas: «C'est pour cela que je suis venu», dira-t-il. Cette détermination de Jésus d'aller jusqu'au bout («il les aima jusqu'à l'extrême» Jn 13, 1), ses disciples ne la devinent pas au départ. Qu'il s'agissait d'un repas d'À-Dieu, il leur faudra deux signes pour commencer à comprendre. D'abord, le signe du pain brisé et de la coupe offerte, sa vie livrée pour le salut de la multitude: «désormais» ils devront faire de même en mémoire de lui. Ensuite, le signe du lavement des pieds: «désormais» ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. La célébration se termine dans le plus grand silence. Un silence non de consternation paralysante mais de secrète intuition qu'il vaut la peine de le suivre jusqu'au bout.

*« Un feu le brûle et l'arrache à ses frères.
Sa passion maintenant le consume.
Le Maître se lève:
Déjà s'accomplit l'exode nocturne.
Qui veut le suivre au jardin des ténèbres?
Où seront dans la nuit les disciples
De l'homme en détresse?
Jésus reste seul au temps du calice. »
(Hymne de l'Office)*

La veillée au reposoir, après la Cène du Seigneur, nous permet, humblement, de démentir la constatation navrée de Jésus à Gethsémani: «Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi?» (Mt 26, 40).

LE GRAND VENDREDI

Superbe célébration, unique dans l'année liturgique. La dénomination est sobre: une «synaxe», en grec une «réunion». Elle se déroule en trois moments forts, sans logique explicite. Cependant, une timide «lueur pascalle» semble vouloir poindre. Le climat de cette célébration n'est pas à la désolation. Elle est empreinte d'une espérance réservée, comme elle l'est dans nos vies personnelles.



© Claire Jonard

LA PASSION SELON S. JEAN. JÉSUS EN MAJESTÉ

C'est, parmi les quatre récits, celui selon S. Jean qui a été choisi (dès le IV^e siècle, dans la liturgie de Jérusalem) pour avoir omis des faits particulièrement « outrageants » à l'égard de la personne de Jésus. On n'y trouve dès lors pas : l'agonie à Gethsémani, le baiser de Judas, la fuite des disciples, le procès juif devant le Sanhédrin, les scènes d'outrages chez le grand-prêtre et à la cour d'Hérode, les moqueries des spectateurs à la croix, le cri de déréliction de Jésus agonisant, l'épisode des larrons et celui de la mort de Judas.

Par contre, on y lit des faits, totalement absents chez Mt., Mc. et Lc., et qui tentent de nous présenter un Jésus, nullement écrasé, mais debout et libre, majestueux : l'impression de majesté qu'il fait sur ceux qui viennent l'arrêter, sur Anne qui l'interroge sur sa doctrine, l'ampleur exceptionnelle donnée au procès romain devant Pilate (18, 28 – 19, 16) et les scènes suggestives de l'« Ecce Homo » et de l'« Ecce Rex vester » ; et, sur le Golgotha : la présence de Marie et Jean auprès de la croix, et le coup de lance d'où jaillissent l'eau et le sang. Bref, tout laisse pressentir qu'on n'en restera pas à ces images de mort.

LA GRANDE PRIÈRE UNIVERSELLE JÉSUS EN GRAND-PRÊTRE CÉLESTE

La Prière Universelle de ce vendredi, par sa longueur et par le large éventail de personnes et de situations qu'elle déploie, trouve son audace et sa confiance dans l'intercession céleste du Christ, telle qu'elle est proclamée dans la deuxième lecture (He 4 et 5) : « En Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a pénétré au-delà des cieus... Il n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous ». Ici également, au cœur même du mémorial de la Passion, il nous est donné d'espérer que la croix ne sera pas un échec.

LA VÉNÉRATION DE LA CROIX.

JÉSUS FRUIT DE L'ARBRE DE VE

En finale de cette synaxe toute empreinte de réserve et de quasi-austérité propre à la liturgie romaine, voici que nous est proposé un rite hérité des liturgies grecque et syrienne, où vont se déployer des gestes et des chants plus ostentatoires et plus lyriques. « Ostentatoires », car il va s'agir effectivement de l'ostension de la croix voilée et dévoilée en trois étapes, ponctuée par trois fois : « Voici le bois de la croix qui a porté le salut du monde ! Venez, adorons ». Et la procession d'adoration qui s'ensuit.

SAMEDI SAINT : LE SILENCE DE LA TERRE DEVANT LE TOMBEAU SCÉLÉ

« Il a été crucifié, est mort, et a été enseveli ». Ces articles du Credo, nous n'avons pas, en fait, besoin de la grâce de la foi pour y croire. Ce sont des événements « journalistiques » peut-on dire, que tout témoin de l'époque a pu constater. Nous restons dans la sphère du visible. Tel n'est plus le cas dans les deux articles suivants : « Il est descendu aux enfers. Et le 3^e jour, s'est levé du séjour des morts ». C'est alors l'intrusion de l'invisible et, pour y accéder, c'est tout un cheminement de foi qui nous demande plus que trois jours ! Après l'ensevelissement, les disciples (ceux qui étaient restés) sont rentrés chez eux, Jean a pris Marie chez lui, les femmes, elles aussi, sont rentrées chez elles « préparer les aromates ». C'est le repos du shabbat. L'Église observe également un shabbat dans une inaction voulue : elle ne célèbre aucun sacrement, les bénitiers sont vidés de leur eau, les lampes du sanctuaire éteintes, les autels sont dépouillés de leur nappe, les cordes des cloches sont nouées.

« La lumière est scellée,
Les regards sont voilés,
L'espoir s'en est allé.
Voici le temps où Dieu
dans l'ombre a chancelé,
le mal est-il victorieux?

L'allégresse est tarie,
le malheur nous défie,
Des frères se renient.
Voici le temps où meurt

le Prince de la Vie,
Cerné d'angoisse et de peur.

Tant de poings sont fermés,
Tant de haine a germé,
L'amour est consumé.
voici pourtant que vient
La joie du Bien-aimé:
Guetter son jour,
tous les siens. »
(Sr Marie-Pierre Faure)

IL EST DESCENDU AUX ENFERS

On ne peut pas se permettre de faire l'économie de cette expression en la reléguant dans les conceptions mythologiques des civilisations anciennes que nous appelons pré-scientifiques, alors que ces représentations de l'invisible traduisaient une sagesse intuitive des choses de la vie présente, de la mort et de son au-delà. Avant d'aller plus loin, on est bien d'accord qu'il ne s'agit pas ici de l'enfer imaginé, par une certaine théologie de l'Église, comme le lieu de la damnation éternelle des pécheurs sans repentance. Je donne ici volontiers la parole à Adolphe Gesché: « Pour les Hébreux (comme d'ailleurs pour les Grecs), la mort a un déroulement temporel. Mourir, c'est bien sûr rendre le dernier souffle. Mais c'est aussi (et surtout?) entrer (et demeurer) dans le séjour des morts (le Shéol, l'Hadès). La mort n'est pas le drame d'un instant, elle est un événement qui consiste, si l'on peut ainsi s'exprimer, à « vivre de la vie des morts » (le schème des trois jours peut avoir servi, pour le Christ, à indiquer la temporalité de la mort) ... Par ce thème appliqué à

Jésus, il est donc dit que le Christ a vraiment connu la mort, la « vraie » mort, dans toute sa vérité, « pendant trois jours ». Jésus ne ressuscitera pas de la mort comme s'il ne l'avait finalement pas totalement vécue ».¹

IL S'EST RELEVÉ D'ENTRE LES MORTS

Dans nos deux Credo, il n'est nulle part confessé que le christ soit ressuscité « du tombeau », car, en ce cas, il aurait été un « re-venant » dans le monde visible ! Il faut attendre le VI^e siècle pour que cette représentation apparaisse en Occident, l'iconographie orientale ayant, elle, été toujours fidèle, et jusqu'à nos jours, à l'icône du Christ aux enfers, entraînant vers le ciel les vieux Adam et Ève avec le cortège des justes qui avaient espéré le Salut. Il faudrait citer ici intégralement la fameuse « Homélie ancienne pour le grand et saint Samedi ». Elle donne vie, en images et en paroles, à l'icône de la Descente aux Enfers: « Que se passe-t-il? Aujourd'hui, grand silence sur la terre; grand silence et ensuite solitude; grand silence parce que le Roi sommeille, la terre a tremblé et elle s'est apaisée, parce que Dieu s'est endormi dans la chair et il a éveillé ceux qui dorment depuis les origines. Dieu est mort dans la chair et le séjour des morts s'est mis à trembler. C'est le premier homme qu'il va chercher, comme la brebis perdue. Il veut aussi visiter ceux qui demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Oui, c'est vers Adam captif, en même temps que vers Ève, captive elle aussi, que Dieu se dirige, et son Fils avec lui, pour les délivrer de leurs douleurs. Le Seigneur s'est avancé vers eux, muni de la croix, l'arme de sa victoire. »

LA PÂQUE DE NUIT

Il y a une joie, aux accents éclatants, à célébrer Pâques au plein midi du dimanche. Cependant, si l'on a suivi ce triduum comme « des jours de compassion de la mort à la Vie » (selon le titre initial de ces pages), on a bien besoin de cheminer encore pour habituer nos yeux à une lumière qui ne peut pas nous éblouir mais nous envelopper de douce clarté, en « feux de croisement ». Dans l'église plongée dans l'obscurité, on fera jaillir (parfois péniblement) une première flamme d'un brasero, qui allumera un cierge fin qui communiquera sa flamme à la colonne de cire qui ne sera nullement un projecteur mais restera un flambeau vacillant. On aura bien besoin, ensuite, d'entendre la succession des VII lectures du Premier Testament, qui sont autant de patientes étapes de la Miséricorde de Dieu à l'égard de son peuple infidèle. Pourra alors éclater l'Alleluia solennel qui ouvrira l'annonce évangélique (Mt 16, 1-7): « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié? Il est ressuscité! ».

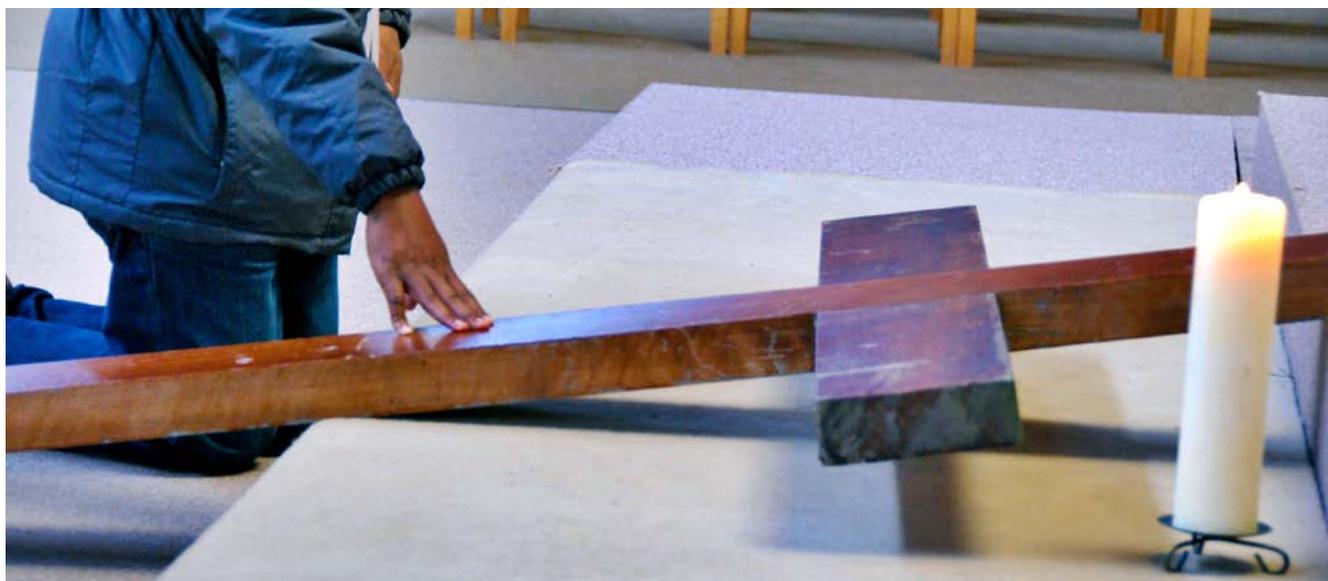
Frère Dieudonné Dufrasne
moine de Clerlande



© Olivier Jobard

1. *Le Christ, Dieu pour penser VI*, pp 168 – 171, passion.

Pratiques liturgiques pour le Triduum pascal



Au cœur de la foi, il y a l'Eucharistie. Grand mystère de Pâques, tellement grand que nous n'aurons jamais fini de saisir le sens de ce don qui nous est fait. Convoquée par le Seigneur, rassemblée autour de lui, l'Église célèbre le repas pascal lors de chaque Eucharistie.

L'Eucharistie est la source et le sommet de toute vie chrétienne nous dit le Concile Vatican II: le sommet vers lequel nous tendons, la source à laquelle nous puisons pour vivre en chrétiens. Célébrer le Triduum pascal, c'est faire mémoire du don du Christ à son Père et à chacun de nous. Ceci est mon corps livré pour vous, ceci est mon sang versé pour vous. « Il est le don par excellence, car il est le don de lui-même, de sa personne, dans son humanité et son œuvre de salut » (Jean-Paul II dans *L'Église vit de l'Eucharistie*).

La mise en œuvre de ce *faire mémoire* n'est pas toujours évidente, car il ne faut pas tomber dans le mime de ce que Jésus a fait et vécu et d'autre part, nous ne pouvons pas faire fi des gestes qu'il a posés. Célébrer le Triduum pascal, c'est vivre une Bonne Nouvelle pour nous aujourd'hui. C'est pourquoi il est important d'adapter la liturgie aux réalités locales.

TOUT EST POSSIBLE

En liturgie tout est possible, à partir du moment où cela a du sens et que la communion de l'Église est vécue afin que tout chrétien puisse vivre sereinement les célébrations. Avant d'imaginer ou d'adapter la liturgie aux réalités d'une communauté bien précise, il est toujours bon de bien comprendre ce que l'Église propose de vivre à travers ces célébrations. C'est pourquoi toute équipe liturgique ou groupe de réflexion à propos de la liturgie doit avoir une bonne connaissance de ce que propose la liturgie du Missel romain. Plus on comprend ce que nous sommes invités à vivre, plus il est possible d'adapter et d'imaginer de nouvelles choses en lien avec le vécu de la communauté.

GESTES ET SIGNES

Le Triduum est aussi l'occasion de mettre en éveil les différents sens: la vue (décor et beauté dans la liturgie), le toucher (attitude du corps), l'ouïe (le chant), l'odorat (encens ou autres senteurs), le goût (préparer les pains azymes). L'actualisation de la liturgie passe aussi par l'adaptation des signes que Jésus et ses disciples ont posés tout en demeurant attentif à la signification. Si Jésus nous invite le Jeudi saint à nous laver les pieds les uns, les autres – coutume d'accueil et de service du temps de Jésus – nous pourrions penser avant de passer à table (repas de la Cène) à nous laver les mains les uns des autres. Nous venons vénérer la croix au jour du Vendredi saint: afin de poser un geste en lien avec notre culture, nous pourrions apporter des fleurs comme nous le faisons lorsque nous allons au cimetière. Nous essayons de minimaliser la Vigile pascale (car c'est toujours trop long) en oubliant que ce n'est pas qu'une célébration, mais bien une veillée: il convient donc d'entrer dans cet esprit de veillée. Il n'est pas question de tout comprendre, mais bien de vivre ces moments importants de la vie chrétienne en lien avec la réalité du moment. Le grand mystère de Pâques nous permettra alors d'année en année de découvrir bien des merveilles.

La créativité est donc importante afin que tout soit mis en œuvre pour vivre pleinement les célébrations de la Semaine sainte. Célébrations qui doivent permettre d'entrer de plain-pied dans la joie des fêtes de Pâques.

Abbé Philippe Nauts



Méditation inspirée par le tableau de Pierre Paul Rubens La Montée au Calvaire (Musées royaux des Beaux-Arts - Bruxelles)

Qui semble... car autour de toi, nimbés de lumière, d'autres visages.

Des femmes sont là, leur enfant dans les bras.

Il leur était pourtant interdit d'entourer de lamentations un condamné à mort.

Elles pleurent en toi celui qui si souvent a été attentif et compatissant envers elles.

Elles pleurent avec toutes les femmes qui perdent leurs enfants.

Marie se précipite vers toi comme pour retenir ta chute,

Elle qui t'a si souvent relevé aux jours heureux de tes premiers pas hésitants.

Elle qui a cru en toi, elle va t'accompagner jusqu'au bout.

«*Debout au pied de la croix*», elle ne t'abandonnera pas.

Il y a des jours où l'amour et la foi ne peuvent rien d'autre que cela :

Ne pas abandonner les autres, ne pas abandonner Dieu.

Rester là en silence et en prière jusqu'à l'aube d'un troisième jour qui n'en finit pas de venir.

Saint Jean soutient ta mère.

Tu la lui confieras tout à l'heure.

Jusqu'au bout, tu nous confies les uns aux autres.

Pour tenir ensemble, en Église, dans la nuit comme aux jours de lumière.

Nous soutenir les uns les autres dans la foi, dans l'espérance et l'amour fraternel.

Nous porter mutuellement dans nos chemins de joie, dans nos chemins de croix,

En gardant nos regards fixés sur toi.

Simon de Cyrène et son fils, les muscles bandés, retiennent ta croix.

Ils ont été embarqués dans une histoire qui les dépasse: un invisible mystère.

En soutenant la croix d'un frère en

humanité,

Ils te soutiennent toi, Seigneur, dans ton dessein de miséricorde et de salut universel.

Au centre, il y a Véronique et toi.

Véronique qui s'avance sans peur, avec tendresse.

Ton visage s'imprégnera à jamais en elle.

«*Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi,*

Je continuerai à œuvrer pour toi,

Je te resterai fidèle et ne te chasserai pas de mon enclos. »¹

Un soldat, cependant, se tourne vers toi.

Son visage est dans l'ombre.

De sa lance, voilà qu'il cherche comme à te protéger du recul d'un cheval.

Toi qui connais tout,

tu sais ce qu'il y a dans le tréfonds du cœur de l'homme... et dans le mien.

Tu sais que de celui de qui on ne l'attendait pas

Peut jaillir un rai de lumière: ce «*Jésus, souviens-toi de moi!*» du larron.

Ou cet élan de foi du centurion qui rendra gloire à Dieu.

Aujourd'hui, ton regard se tourne vers moi.

Ce regard qui m'appelle à toi!

Ce regard qui m'envoie à mes frères et sœurs en humanité.

Tu sais bien que moi aussi je ne sais pas ce que je fais.

À moi aussi tu dis: «*Je ne condamne pas*».

Pour être avec toi et en toi, ouvre en moi des chemins de compassion, de foi et d'espérance.

Attire-moi du côté de cette lueur de Pâques que tu mets en nos cœurs, plus forte que nos ténèbres.

+ Jean-Luc Hudson

1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*.

«*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?...*»

Ce psaume 21 (22), ô Christ, tu vas en murmurer les mots dans un instant.

Dans cette montée au Calvaire, tu te sens raillé par les gens, rejeté par le peuple.

Les chevaux caracolent en tête du cortège.

La bannière de César flotte au vent d'un ciel tourmenté,

Comme pour affirmer l'apparent pouvoir des forts...

Alors, où est-il ton Dieu? doivent se dire en ricanant scribes et pharisiens.

Derrière toi, peignent les deux larrons, frères avec toi de tant de suppliciés.

L'un poussé, l'autre tiré par des soldats habitués,

Impatients sans doute d'en finir.

Toi, tu viens de chuter sous le poids de ta croix.

Tu te retiens pour ne pas t'affaler.

Et tu tournes la tête vers les spectateurs que nous sommes.

Ton regard plonge droit en nous.

«*O mon peuple, que t'ai-je fait?*

En quoi t'ai-je contristé?»

Resterons-nous dans cette indifférence qui semble t'entourer?



La miséricorde en musique (1/2)

Stabat Mater

Les compositeurs ont, comme les plasticiens, certains thèmes religieux de prédilection. Il y a autant de *Stabat Mater*, de *Salve Regina* ou de *Magnificat* chantés, que de *Descente de Croix*, de *Pieta* ou d'*Adoration des Rois Mages* peints ou sculptés. En cette année sainte, attardons-nous un peu sur ces deux textes, vus sous l'angle de la miséricorde: le *Stabat Mater* ce mois-ci, et le *Magnificat* le mois prochain.

Le poème médiéval (en latin) du *Stabat Mater* apparaît sous forme de séquence le jour de la fête de Notre Dame des Sept Douleurs, et sous forme d'hymne le Vendredi saint. Son auteur est inconnu, mais on l'attribue à Jacopone da Todi, un moine franciscain italien décédé en 1306. Il serait donc l'auteur du *Stabat Mater Dolorosa* décrivant la Mère au pied de la croix, mais également d'un *Stabat Mater Speciosa* (qui a disparu de la liturgie), la décrivant auprès du berceau.

Outre le chant grégorien, le *Stabat Mater* a été mis en musique par de nombreux compositeurs tels que Josquin Desprez (CD chez Harmonia Mundi par Herreweghe), Palestrina, Roland de Lassus, Alessandro Scarlatti, Haydn (chez Archiv par Pinnock), Schubert, Rossini, Liszt, Dvorak, Gounod et Verdi. Les plus célèbres sont ceux de Pergolèse et de Vivaldi. Au XX^e siècle, on relève ceux de Poulenc, de Szymanosky, de Penderecki et d'Arvo Pärt et au XXI^e siècle celui de Karl Jenkins.

Le poème en lui-même est fort doloriste: «Fais-nous la grâce de souffrir comme il souffrit autrefois», ou encore «Plante les clous du calvaire dans mon cœur, profondément». Si ce langage peut ne pas parler à tout le monde, on se sent en tous cas invité à contempler Marie au pied de la croix, et à découvrir combien ce tableau parle de la miséricorde: celle du Christ en croix pour nous tous, celle du Christ pour Marie, qu'il confie à la protection du disciple Jean, celle du Christ et de Marie pour Jean, confié à la maternité de Marie, et celle de Marie pour son fils souffrant, auprès duquel elle veille.¹

Vivaldi n'a utilisé que les 10 premières strophes (sur les 20 qui constituent le poème complet). Son *Stabat Mater* est en fait sa première œuvre de musique sacrée (Venise, 1712: Vivaldi a 34 ans). C'est une peinture musicale qui nous fait partager la douleur de Marie, mais sans exagération. Chez Pergolèse (Naples, 1735), le côté théâtral est encore accentué, ce qui était à l'époque très audacieux pour de la musique destinée à l'église

(on fit les mêmes reproches à Bach pour sa Passion selon saint Matthieu), mais c'est cela qui assurera le succès de son *Stabat Mater* pour la postérité, une œuvre écrite *in extremis* quasi sur son lit de mort (Pergolèse est mort à 26 ans). Pour ces deux partitions, on recommande les enregistrements anciens, mais de référence et toujours disponibles, de Christopher Hogwood (chez Decca).



Pietro Perugino, 1482. National Gallery, Washington

Impossible de décrire tous les *Stabat Mater*. Au XX^e siècle, il faut avoir entendu le chef d'œuvre de Francis Poulenc écrit en 1950, une sorte de *requiem* sans désespoir dédié à la Vierge de Rocamadour où il avait eu une conversion (nouvelle version par Daniel Reuss chez Harmonia Mundi). Celui de Krystof Penderecki (1974) fait partie des grandes fresques religieuses avec lesquelles ce compositeur polonais s'est rendu célèbre. Plus près de nous, Arvo Pärt et sa musique contemplative touche un vaste public. Le début de son *Stabat Mater* illustre l'image du calvaire. C'est comme un travelling de caméra: d'abord le ciel, puis une lente descente; on distingue le visage de Jésus, puis peu à peu tout son corps sur la croix; elle s'arrête au pied, et Marie est là dans sa détresse, le chant peut commencer. Cette longue descente des cordes est saisissante, autant que l'est le début de Pergolèse avec sa succession de dissonances exquises entre les deux voix. À écouter absolument! (chez ECM, CD Arbos).

Enfin, Sir Karl Jenkins, un compositeur gallois d'œuvres sacrées dans la grande tradition des chorales anglaises, très connu dans les pays anglo-saxons, a écrit un *Stabat Mater* en 2007. Il interrompt à six reprises les strophes du poème pour y insérer d'autres textes dans diverses langues. Comme il en a l'habitude, dans un souci d'universalité, il mêle aux instruments de l'orchestre symphonique quelques instruments exotiques, réalisant une sorte de «*world music*».

(Le mois prochain: les *Magnificat*)

Dominique Lawalrée

1. Merci au chanoine Éric Mattheuws

La maladie peut faire grandir

Le témoignage de l'abbé Christian Vinel

Nombreux sont ceux qui, dans le diocèse et plus particulièrement dans le Brabant wallon, ont suivi l'itinéraire de l'abbé Christian Vinel, curé de Notre-Dame de Basse-Wavre. Ils ont été témoins d'un combat de près de cinq années contre la maladie qui l'a finalement emporté le 14 février 2014. Un combat fait de souffrances, de rémissions et de rechutes, mais aussi de joie et d'espérance.

Son frère Stéphane et quelques-uns de ses amis proches ont eu l'heureuse idée de rassembler dans un petit livre les trente-six nouvelles adressées à ses amis pour les tenir au courant de l'évolution de sa maladie. Lucide sur son état et l'issue possible de sa maladie, il n'a jamais cessé d'espérer guérir. Comme l'a souligné Mgr Kockerols au cours de la messe de funérailles: «Nous avons cru à sa guérison possible, lui aussi. Le miracle était possible. Mais ce miracle n'a pas eu lieu. Et pourtant. En sommes-nous si sûrs? Le mot miracle veut dire «merveille». Tant de merveilles ont eu lieu avec Christian, qui l'ont profondément transformé. Christian s'est émerveillé devant ce qui l'a transformé, transfiguré».

Le miracle, c'est effectivement la confiance manifestée par Christian Vinel tout au long de cette épreuve qu'il ne comprenait pas nécessairement mais au cours de laquelle il s'est totalement abandonné au Père.

Ses amis retrouveront avec émotion le témoignage qu'il leur a laissé. Ce livre s'adresse aussi à ceux qui ne l'ont pas connu mais qui sont confrontés à la maladie, la leur ou celle de parents ou d'amis proches. Oui, la maladie est un combat difficile, mais dans lequel on n'est jamais seul. Pour autant qu'on s'abandonne à Lui, Dieu est toujours là pour nous aider et nous accompagner.

QUELQUES EXTRAITS PARMIS D'AUTRES :

- «Je suis sûr que Dieu veut se servir de l'épreuve qu'est cette maladie pour me faire grandir dans son amour, me recentrer sur l'essentiel et revoir mes priorités. Apprendre à vivre davantage la fécondité que l'efficacité. Jésus nous demande de porter du fruit, non d'être rentables. Pour moi, il s'agit de donner priorité aux relations avec les autres plutôt que sur ce que j'ai à faire. À travers cette maladie, le Seigneur me donne un temps sympathique!».
- «Le ressuscité est présent dans la douleur et le découragement, non à côté.»
- «Il y a eu comme un tremblement de terre dans ma vie lorsque, suite à un examen clinique, on a découvert que

j'avais le cancer. (...) Mais le combat que je vis depuis ces années me fait grandir humainement et spirituellement. Ce n'est pas facile tous les jours, mais il y a de beaux côtés. Je ne suis pas seul, bien sûr: le Seigneur m'aide, mais aussi beaucoup de gens autour de moi me supportent, me portent, m'encouragent.»

- «Pouvoir admirer les choses simples de la vie, jouer avec un enfant, admirer son sourire, tant de choses à côté desquelles on passe si on est pressé.»

• «Le fait de devoir dépendre des autres et de Dieu est une chance à saisir. Notre société nous apprend à être indépendants, à faire tout par nous-mêmes, tout seuls, *do it yourself*. Il me semble que Dieu dirait le contraire. Il veut que nous puissions tisser des relations, que nous ayons besoin les uns des autres. C'est cela l'Église, c'est cela le projet de notre Dieu!»

• «Un des fruits de cette épreuve, c'est une communion qui s'est nouée petit à petit dans la prière, et dans l'invisible entre toutes ces personnes de mon entourage qui ne se connaissent pas spécialement, mais qui sont reliées par le Seigneur, et entre qui il tisse des liens. Dès le début, je me suis senti porté par de plus en plus de personnes, par des signes d'amitié: carte, SMS, courriel, rencontres et prières.

J'étais comme le paralytique porté par quatre hommes pour aller vers Jésus».

- «L'écrivain Paul Claudel écrit: «Dieu n'est pas venu pour supprimer la souffrance, il n'est même pas venu l'expliquer, il est venu la remplir de sa présence.»
- «En ce qui me concerne, plutôt que de me révolter ou d'ignorer certaines situations, j'essaie d'accepter la réalité de mon quotidien; c'est le secret d'une vie sereine et libre».

Jacques Zeegers



→ Christian Vinel: *La Maladie peut faire grandir. Témoignage et réflexions. Préface de Mgr Kockerols. 142pp. Fidélité. 2015. www.editionsjesuites.com.*